

NERVAL ET LES SLAVES DU NORD

JEAN-LOUIS BACKÈS

Nerval est un homme qui connaît l'Allemagne et rêve de l'Orient. Entre ces deux passions, il semble qu'il n'y ait guère de place pour le monde slave. Et pourtant, une lettre, assez étrange il est vrai, suggère que rien n'est impossible. À un personnage influent qui peut s'entremettre pour lui obtenir une mission de ministère de l'Intérieur, le poète expose un projet d'enquête et décrit son itinéraire probable. Puis il commente :

« C'est comme je vous l'ai dit l'histoire des deux races gothiques ou wisigothiques et austro-gothiques que j'espère poursuivre complètement dans ces diverses provinces ; c'est l'antique *croix de Lorraine* tracée à travers la France par les fils de Charlemagne, et qui peut nous servir à reconnaître nos frères d'origine en Allemagne, en Russie, en Orient. »

Et il poursuit en donnant cette information étonnante :

« L'étude que j'ai faite depuis quinze ans des histoires et des littératures orientales m'aidera à démontrer dans les patois mêmes de nos provinces celtiques des affinités extraordinaires avec les langues portugaises, arabes (de Constantine), franques, slaves et même avec le persan et l'hindoustani ¹. »

À la faveur du délire, la Russie a trouvé le moyen de se glisser entre ses deux rivales. Est-ce donc aussi un pays de rêve et de fascination ?

Lorsque Nerval est plus lucide, plus étroitement soumis à ce qu'on appelle le sens du réel, lorsqu'il écrit des feuilletons bien parisiens, il ne perçoit guère le monde slave qu'à travers les stéréotypes les plus frustes. Rendant compte d'un opéra-comique aujourd'hui

1. Lettre à Auguste Cavé, 31 mars 1841. – Nerval, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1984 -1993, tome I, p. 1378.

d'hui bien oublié, *Le Perruquier de la Régence*, il note que « à cette époque-là, on regardait la Russie et même la Pologne comme des pays légèrement sauvages ² ». Le lecteur moderne serait sans doute tenté de croire que « cette époque-là », la Régence, ne s'est pas encore évanouie en 1838, au moment où le jeune Ambroise Thomas compose sa partition sur un livret de Planard et Duport, au moment où Nerval rend compte des représentations et fait l'éloge de la *prima donna*, Jenny Colon. On continue, semble-t-il, à croire que les Slaves du nord ne sont pas vraiment sortis de l'âge de pierre. L'écrivain se déclare heureux de constater qu'on n'a pas, dans le spectacle dont il rend compte, exagéré l'exotisme et mis à l'épreuve la bonne volonté du public. « Nous n'avons guère à subir qu'un seul nom en *off* ; Mikaloff, en quoi les auteurs se sont montrés fort modérés. » Un peu plus loin, il dit de la jeune première : « Cette jeune fille est fort modeste et ne paraît se douter nullement qu'elle provienne d'un boyard et que son nom d'Agathe doit être remplacé un jour par quelque nom bizarre finissant en *ska*. » On soutiendrait difficilement que cette plaisanterie répétitive est très fine ou très originale. Mais le public l'attend. Le public approuvera sans doute le feuilletoniste, lorsque celui-ci déclare que, malgré tout, la pièce est « une pièce dans laquelle il y a beaucoup trop de *Russie*, [...] ce qu'on appelle en argot de coulisses une *pièce fourrée* ».

Dans un autre article écrit à propos du même spectacle, Nerval esquisse une légère variation. Aux auteurs il donne ce conseil badin : « Mettez l'empereur de Maroc en place de l'empereur de Russie et vous obtiendrez une couleur locale toute opposée. Fléchinél arrivera tout baigné de sueur, et chantera le chaud comme il chante le froid ³. » Et l'on retrouve la pelisse : « Nous ne voyons pas pourquoi les auteurs n'ont pas préféré cette donnée ; Pierre le Grand et Frédéric le Grand nous sont devenus particulièrement odieux au théâtre, et les costumes fourrés ont disparu même du boulevard. » Pourquoi Pierre le Grand est-il devenu odieux ? C'est ce qu'il n'est pas facile de savoir. Nerval changera d'avis sur ce point, et rejettera ce jugement dépréciatif, qui n'a probablement jamais été autre chose qu'une clownerie de chroniqueur.

On avancerait sans doute d'un pas, mais d'un très petit pas, si l'on prenait garde à un « même » qui figure dans une phrase citée

2. *La Charte de 1830*, 2 avril 1838. – Pléiade, t. I, p. 389.

3. *La Presse*, 2 avril 1838. Pléiade, t. I, p. 386. Fléchinél chante le rôle du « perruquier de la Régence », lequel, comme le remarque Nerval, est un perruquier qui vit à l'époque de la Régence et non un perruquier qui coiffe la Régence.

plus haut : « À cette époque-là on regardait la Russie et même la Pologne comme des pays légèrement sauvages. » Il va de soi que l'on ne saurait confondre tous les pays slaves, fussent-ils fort éloignés vers l'Est. Mais il va également de soi que l'on ne saurait faire comme si les deux nations n'étaient pas en conflit et comme si l'une n'était pas en train d'opprimer féroce­ment l'autre. Pour le dire avec la niaise brutalité d'un chansonnier resté anonyme : « Car la Pologne (bis) est ennemie d'la Russie ⁴ ! »

Ce vers de mirliton illustre un développement de Nerval contre le vaudeville. « Le vaudeville est parvenu, à force de sérieux et de bonne volonté, à faire rire même du patriotisme et de l'héroïsme guerrier. Sous la Restauration, il a rendu niais et risibles les vieux soldats, les laboureurs vertueux et les ouvriers français ; depuis, il s'en est pris misérablement à la liberté, à Napoléon, à la Pologne. » La rencontre des trois noms n'est pas fortuite. Elle fait écho à l'expression de sentiments généreux qui ont agité toute une génération, aux beaux temps du romantisme. Quelles que soient les opinions politiques de Nerval, il est certain qu'il a vibré à l'évocation de certains héroïsmes, et en particulier au souvenir de ce que fut en Pologne la révolution de 1830.

Ce souvenir était entretenu à Paris par toute l'émigration polonaise. Comme tous ses contemporains, Nerval s'est intéressé aux cours que Mickiewicz prononçait au Collège de France. Comme tous les Parisiens, il a repris l'étrange expression officielle : « professeur de littérature slave ⁵ », dont le singulier pourrait choquer certaines susceptibilités. Mickiewicz, longtemps disciple de Towianski, est un admirateur de Napoléon, pour des raisons à la fois historiques et mystiques. L'intérêt que Nerval lui porte doit sans doute beaucoup à cette dernière particularité. On peut légitimement supposer que si *Les Illuminés* avaient, conformément au projet primitif, traité aussi des contemporains, le poète polonais y aurait figuré en bonne place.

Le culte napoléonien s'est manifesté très tôt chez Nerval. *Napoléon et la France guerrière. Élé­gies nationales* est le premier texte publié par lui, dès 1826. Dans ces poèmes la Russie joue un rôle de première importance. « La Russie » est le titre du poème liminaire, qui évoque la malheureuse campagne de 1812.

4. La Presse, 21 mai 1838. Pléiade, t. I, p. 408. Les éditeurs n'ont pas retrouvé l'origine de cette citation.

5. La Presse, 29 juin 1845. – Pléiade, t. I, p. 930.

Bonaparte, égaré par de trop longs succès,
 Avait fixé les yeux sur l'astre des conquêtes :
 Il crut qu'il le suivrait dans le plus froid climat,
 Et son œil aveuglé d'un trop brillant éclat,
 Au milieu des brouillards cherchait le météore,
 Et dans un ciel désert croyait le voir encore.
 Mais il ne vit plus rien, que l'horreur et la mort,
 Rien, que l'aridité d'une terre glacée,
 Il n'entendit plus rien, que le souffle du Nord,
 Chassant le dernier son de sa grandeur passée ⁶.

Les stéréotypes ne manquent certes pas dans cette rhétorique. Leur rôle est assez différent de celui qui leur incombe lorsqu'il s'agit de faire rire le lecteur d'un journal. Ce fameux froid russe, le père de Nerval en a souffert. La métonymie banale, « le Nord » pour « les pays du Nord », prend une autre force quand elle annonce cette strophe, qui la commente :

Des glaces, des déserts, voilà donc le domaine,
 L'empire que, parti d'une terre lointaine,
 Il venait conquérir,
 Partout ces monts glacés repoussent l'espérance ;
 Là va bientôt régner un éternel silence,
 C'est là qu'il faut mourir.

Et le mot revient, impitoyable.

Mais enfin la glace du Nord
 Enchaîna ce torrent rapide.

On le retrouve dans les *Élégies nationales et satires politiques*, publiées en 1827, où figure, sous le même titre : « La Russie », un poème entièrement différent de celui qu'on lit dans le premier recueil. Les troupes russes sont « du Nord les hideux bataillons ». La Russie est « la froide Russie ». Mais l'expression convenue est prise dans un contexte lugubre :

Eh bien ! c'en est donc fait !... Nos compagnons sont morts !
 Ils dorment aux déserts de la froide Russie ⁷.

Dans ces vers de collégien, il n'est pas encore question de la Pologne. Mais elle apparaît dès 1830, dans le poème « En avant ! marche », que publie *Le Cabinet de lecture*, le 14 mars 1831.

La Pologne encor nous appelle,
 Il faut écraser ses tyrans ⁸.

6. *La Presse*, 21 mai 1838. Pléiade, t. I, p. 83.

7. Pléiade, t. I, p. 177.

8. Pléiade, t. I, p. 310.

Ces tyrans, il n'est pas besoin de les nommer. Tout le monde comprendra l'allusion. Nul ne s'étonnera de voir par quelles figures détournées le poète nomme l'opresseur.

Nous voici !... Dans nos rangs vous savez votre place.

Braves de Pologne, accourez !

Maintenant, attaquons dans ses remparts de glace

Le géant ⁹...

Nerval n'est évidemment pas le seul à réagir alors de cette manière. Et l'on comprend qu'il soit écœuré, quelque temps après, de voir que la Pologne est devenue l'objet de plaisanteries faciles.

Il y revient beaucoup plus tard. Il évoque avec nostalgie le temps où les sociétés de chant célébraient les vaillants Polonais révoltés contre le despote. On ne devine aucune ironie dans certaine notation nostalgique qui se trouve dans *Les Nuits d'octobre* : admis à pénétrer dans le local de la « Société lyrique des troubadours », le poète se dit « étonné de ne pas y voir sur les murs les anciennes légendes obligées : RESPECT AUX DAMES ! HONNEUR AUX POLONAIS ». Et il ajoute : « Comme les traditions se perdent ¹⁰. »

Ce texte est un bel exemple de la façon dont Nerval construit, dans sa prose d'allure simple, dans la foule des remarques qu'il appelle « réalistes », des échos, des rappels, des enchaînements d'associations. « Respect aux dames » est sans aucun doute une formule habituelle, vers 1830, dans ce genre de lieu. Le nom de « Société des troubadours » est cité une page plus haut, sans aucun commentaire. Quand on songe à tous les clichés, à toutes les vignettes qu'appelle le mot « troubadour » au XVIII^e siècle et au début du XIX^e, on peut avoir l'impression qu'il entraîne de lui-même l'idée de la courtoisie. Un troubadour, comme un chevalier, ne peut qu'honorer les « dames ». Ces troubadours sont aussi, d'une certaine manière, des paladins, comme le sont ceux qui, en Pologne, combattent pour la liberté. La nostalgie qu'inspirent la jeunesse lointaine, l'époque des « châteaux de Bohême », joue d'un objet lui-même nostalgique, ce style « troubadour » si touchant dans sa fadeur.

Promenades et souvenirs reprend le motif, de manière plus nette. Le souvenir évoqué est plus précis :

9. Dans la note de la Pléiade (t. I, p. 1613), Jean-Luc Steinmetz glose ce « géant » par « le tsar ». Il me semble que c'est plutôt l'empire russe tout entier qui est ici désigné. Il est vrai que, dans l'idéologie de l'autocratie, la Russie se confond avec la personne du souverain.

10. Pléiade, t. III, p. 325.

« J'ai fait partie autrefois des *Joyeux* et des *Bergers de Syracuse*.[...] Je me rappellerai toujours qu'aux *Bergers de Syracuse* on ouvrait généralement la séance par ce toast : "Aux Polonais ! et à ces dames !" Aujourd'hui les Polonais sont un peu oubliés ¹¹. »

Les Polonais sont oubliés. C'est pourquoi, sans doute, le vau-deville s'en moque. C'est pourquoi le feuilletoniste peut rappeler qu'en France les Polonais ont été tenus pour barbares, juste un peu moins que les Russes.

Quand on a rappelé toutes ces allusions à des stéréotypes émouvants ou faciles, on peut s'étonner de lire, dans les dernières pages d'*Aurélia*, le récit d'une vision qui semble les contredire presque tous.

« Les nuages devinrent transparents, et je vis se creuser devant moi un abîme profond où s'engouffraient tumultueusement les flots de la Baltique glacée. Il semblait que le fleuve entier de la Néva, aux eaux bleues, dût s'engloutir dans cette fissure du globe. Les vaisseaux de Cronstadt et de Saint-Pétersbourg s'agitaient sur leurs ancres, prêts à se détacher et à disparaître dans le gouffre, quand une lumière divine éclaira d'en haut cette scène de désolation.

Sous le vif rayon qui perçait la brume, je vis apparaître aussitôt le rocher qui supporte la statue de Pierre le Grand. Au-dessus de ce solide piédestal vinrent se grouper des nuages qui s'élevaient jusqu'au zénith. Ils étaient chargés de figures radieuses et divines, parmi lesquelles on distinguait les deux Catherine et l'impératrice Sainte Hélène, accompagnée des plus belles princesses de Moscovie et de Pologne. Je vis par là que notre patrie devenait l'arbitre de la querelle orientale, et qu'elles en attendaient la solution. Mon rêve se termina par le doux espoir que la paix nous serait enfin donnée ¹². »

La dernière phrase indique qu'il faut lire dans cette vision une prophétie politique, que Frank Bowman a parfaitement commentée ¹³. Mais le texte ne se réduit pas à cette incontestable interprétation. Il met en jeu divers éléments qui reparaissent ailleurs dans les écrits de Nerval.

Deux voies s'ouvrent à la lecture, qu'il importe de bien distinguer. La première, en apparence la plus simple, consiste à suivre des associations d'idées à travers tous les écrits du poète, lettres comprises, sans négliger éventuellement les témoignages de ceux qui l'ont connu. On envisage par ce moyen de mettre au jour certaines obsessions de Nerval, en se flattant de l'espoir que ces obsessions pourraient avoir un caractère irrémédiablement inconscient, que le sujet lui-même n'en aurait pas eu connaissance et que le commen-

11. Pléiade, t. III, p. 675-676.

12. Pléiade, t. III, p. 748-749.

13. Frank Paul Bowman, « *Mémorables d'Aurélia* : signification et situation générique », *French Forum*, vol. II, n° 2, mai 1986, p. 169-180.

tateur atteint à des profondeurs psychologiques telles qu'il peut se prendre pour un expert en psychiatrie.

La seconde voie consiste à explorer systématiquement, de préférence dans un texte unique, les échos, les chaînes de métaphores qui semblent en organiser souterrainement la cohérence. Rien n'interdit de supposer que Nerval a lui-même très lucidement disposé ces chaînes, dont on trouve un exemple dans le motif troubadouresque évoqué plus haut. Il s'agira toujours, certes, d'une hypothèse invérifiable : l'écrivain le plus conscient contrôle-t-il tous les effets de lecture que produit la composition minutieuse de ses textes ?

La différence entre les deux voies tient elle-même à une différence entre des effets de lecture. La première conduit à supposer qu'on a deviné, derrière le texte, le secret du poète, et que, donc, la lecture peut s'achever. La seconde promène indéfiniment le lecteur dans un labyrinthe d'échos et de souvenirs.

Il faut évoquer par ailleurs une troisième voie, tout à fait classique, qui consiste à chercher quelles furent les sources du poème. La statue de Pierre le Grand est un objet poétique. Elle domine comme on sait l'une des dernières œuvres de Pouchkine, *Le Cavalier de bronze*. Il n'est pas impossible que Nerval ait entendu parler de ce texte. Il est plus vraisemblable encore qu'il a pu avoir connaissance du poème de Mickiewicz, « Le Monument de Pierre le Grand », qui fait partie de l'ensemble dramatique et poétique intitulé *Les Aïeux*. Les notes jointes à l'édition, posthume, du *Cavalier de bronze*, font état du texte de Mickiewicz.

Ce texte lui-même se présente comme un dialogue entre deux personnages, l'auteur et « un barde du peuple russe, illustre dans tout le Nord par ses chants ¹⁴ ». Il n'a jamais fait de doute pour personne que ce « barde » était Pouchkine. Les deux personnages, deux jeunes gens, sont recouverts « d'un seul manteau » et se tiennent « par la main ».

Le texte de Mickiewicz se présente comme un parallèle entre Pierre le Grand et Marc-Aurèle. La comparaison n'est pas en faveur du tsar, qualifié de tyran. Il faut noter que tout le discours qui la développe est mis dans la bouche du « barde » russe. Son interlo-

14. Le terme polonais ici inexactement rendu par « barde » se traduirait mieux en latin : seul « vates » comporte la même connotation prophétique que « wieszcz ». – Par ailleurs, le « Nord » est, en polonais, littéralement, le « minuit ».

Il existe une excellente traduction, en vers, des *Aïeux*, par Robert Bourgeois (Les Editions Noir sur Blanc, Montricher (Suisse), 1998). « Le Monument de Pierre le Grand » (traduit « La Statue de Pierre le Grand ») se trouve p. 309. « Wieszcz » y est rendu par « chantre » (« chantre de la nation russe »).

uteur ne souffle mot. Il est difficile de ne pas supposer qu'il approuve. Ainsi les deux hommes sont-ils d'accord. La « Moscovie » et la Pologne se tiennent symboliquement par la main.

Le texte de Nerval, comme le poème de Mickiewicz, semble donner des dimensions imposantes au rocher sur lequel s'élève la statue. Ce « solide piédestal » se transforme immédiatement en une base pour une scène cosmique : un grand ciel de peinture allégorique. Malgré la ressemblance de cette scène avec une œuvre picturale, avec par exemple une vaste fresque, on peut avoir l'impression que les éléments en viennent d'un texte qui ne dédaigne pas l'hyperbole.

Mickiewicz n'aime pas Pierre le Grand le despote. Il semble que Nerval soit d'un autre avis. La scène allégorique est annoncée, quelques lignes plus haut, par le rappel de la visite que le poète a faite, à Saardam en Hollande, de la maison où Pierre le Grand a vécu quelque temps incognito. Le récit nomme le tsar, mais s'attache à un autre sujet : Pierre le Grand ne joue aucun rôle dans le rêve que raconte ensuite Nerval et où n'apparaissent que des personnages féminins.

Le lecteur, s'il a bonne mémoire, est renvoyé à un texte de *Lorely*, qui raconte, non sans détails, lui, cette visite à la petite « maison qui a l'aspect d'une grange. C'est dans cette maison, – qui recouvre l'ancienne comme un verre couvre une pendule –, qu'existe encore la cabane parfaitement conservée du charpentier impérial ¹⁵ ». Sur un mur, au milieu de divers graffiti, le voyageur a remarqué un vers de *Faust*, qu'il cite dans sa propre traduction : « Ici je me sens homme ! Ici j'ose l'être ¹⁶ ! »

Le récit se termine de manière assez extraordinaire. L'éloge du tsar est sans nuance : « Ouvrier et empereur, les deux bouts de cette échelle se valent en solidité, et il est impossible de réunir plus de noblesse à plus de grandeur. Pierre le Grand, c'est l'Émile de Rousseau idéalisé d'avance. »

Juste avant ce bel éloge, une phrase banale semble pouvoir prendre un sens extrêmement fort. « On permet aux curieux de méditer dans cette maison et de se supposer un instant à la place du tsar Pierre. » Quand on sait avec quelle facilité Nerval identifie ses personnages à d'autres et s'identifie lui-même à divers héros, on

15. Pléiade, t. III, p. 210.

16. Goethe. *Faust* et *Le second Faust*. Trad. de Gérard de Nerval. Texte établi par Maurice Allemant. Paris, Garnier, 1964, p. 51. – Seule la ponctuation diffère. – Rien ne dit si l'inscription, dans la petite maison de Pierre le Grand, était en allemand ou dans une autre langue.

peut être tenté de supposer que « se supposer à la place du tsar Pierre » n'est pas loin de « devenir soi-même le tsar Pierre ». Et la visite du touriste prend un tour initiatique. L'errant a marché vers le Nord pour s'y réincarner en un merveilleux exemplaire d'humanité.

Car le mot « Nord » apparaît à diverses reprises dans le récit. Il apparaît dès le début du livre, lorsque s'explique le titre. Pourquoi Lorely ? « Eh bien, mon ami, cette fée radieuse des brouillards, cette ondine fatale comme toutes les *nixes* du Nord qu'a chantées Henri Heine, elle me fait signe toujours : elle m'attire encore une fois ¹⁷. » L'itinéraire du voyageur, dans ces pays nordiques, paraît assez capricieux. Mais, malgré ses méandres, il a une nette orientation : il finit en Hollande. Une fois arrivé à Amsterdam, Nerval n'ira pas plus loin. Tout au plus souhaitera-t-il « admirer la magnifique perspective ¹⁸ » de la ville. Pour ce faire, il lui faut mettre « le pied sur le paquebot de Saardam, qui, trois fois par jour, transporte les promeneurs sur le rivage de la Nord-Hollande ». Saardam, terme ultime de l'odyssée, est au « nord » de la « Venise du Nord ¹⁹ ». C'est l'extrême nord du voyage. Aussi peut-on y rencontrer Pierre le Grand, devenir Pierre le Grand.

Il serait sans doute vain de remarquer ces minuties, si l'expression « Voyage au Nord » n'apparaissait dans *Promenades et Souvenirs*, comme titre du chapitre VII. On sait que ce chapitre et le suivant, qui terminent aujourd'hui le recueil ²⁰, ont paru ensemble dans *L'Illustration* le 3 février 1855. Au titre, on avait ajouté la mention : « Dernière page de Gérard de Nerval. » L'ensemble évoque un voyage qui conduit, par Pontoise, à Chantilly et à Senlis, c'est-à-dire à la terre des ancêtres. S'agit-il d'aller plus loin ? Le périple à peine esquissé dans ce texte est-il le prélude au départ pour Amsterdam, via Bruxelles, dont parle Lorely ? Il existe une autre raison à la présence, dans le titre, du mot « Nord ». « Un homme du Midi, s'unissant là par hasard à une femme du Nord, ne peut produire un enfant de nature lutécienne ²¹. » « Là » désigne Paris, la ville d'Isis. La mère vient de plus haut, comme l'a déjà indiqué le chapitre IV.

On le sait, la figure de la mère domine, discrètement, tout ce livre de *Promenades et Souvenirs*. Si l'on y prend garde, on s'aper-

17. Pléiade, t. III, p. 4.

18. Pléiade, t. III, p. 209.

19. Cette banale périphrase se rencontre à la page 208.

20. Et qui vraisemblablement en constituaient la fin dans l'esprit même de l'auteur.

21. Pléiade, t. III, p. 687.

çoit que cette « femme du Nord » est aussi, par d'infimes liens, rattachée au monde slave, au monde de « minuit », comme dit Mickiewicz.

Elle est morte en Allemagne, « bien loin de là, dans la froide Silésie ²² ». Dans plusieurs autres textes, Nerval a indiqué cette circonstance ; il en est question dans *Lorely* ²³, dans *Aurélia* ²⁴, dans les brouillons de ce dernier texte ²⁵, dans une lettre à Liszt ²⁶. Le texte de *Promenades et Souvenirs* est, semble-t-il, le seul à apporter une précision dont l'utilité n'apparaît pas d'abord : « Bien loin de là, dans la froide Silésie, au cimetière catholique polonais de Gross-Glogau. » La ville n'a jamais appartenu à la Pologne avant 1945 ; même au temps du grand-duché de Varsovie, elle demeurait saxonne. Que dans ce pays protestant une Française catholique ait trouvé asile dans un cimetière polonais, il n'y a pas lieu de s'en étonner. On ne remarquerait rien, si l'on ne gardait le souvenir d'une phrase mélancolique, lue quatre pages plus haut : « Aujourd'hui, les Polonais sont un peu oubliés. » La mère, dont ils ont accueilli la dépouille, est-elle aussi menacée par l'oubli ?

Entre les deux occurrences du mot « polonais », on rencontre un autre tombeau : celui de Marie de Modène, femme de Jacques II, à Saint-Germain. Mais entre temps, on a évoqué la figure du père « qui, jeune encore, chantait avec goût des airs italiens à son retour de Pologne ». Et le texte enchaîne immédiatement : « Il y avait perdu sa femme. »

Faut-il penser que l'image maternelle se retrouve parmi « les belles princesses de Moscovie et de Pologne » qui dominent la figure de Pierre le Grand dans la grande allégorie cosmique des *Mémorables* ? Le mot de « paix » qui se trouve à la fin du paragraphe, fait écho à d'autres occurrences, dans les pages qui précèdent, où ne manquent pas les figures féminines empreintes de bienveillance, dispensatrices de pardon.

Le système des identifications est d'une effroyable complexité. On perdrait tout à vouloir le simplifier en ramenant l'ensemble des images à une entité unique. Il est certain que « la divinité de mes

22. Pléiade, t. III, p. 680.

23. Pléiade, t. III, p. 10. « En cette froide Silésie, où reposent les cendres de ma mère. »

24. Pléiade, t. III, p. 730. « Elle mourut de fièvre et de fatigue dans une froide contrée de l'Allemagne. »

25. Pléiade, t. III, p. 753. « Le spectre de ma mère, morte en Silésie. »

26. 23 juin 1854. Pléiade, t. III, p. 871. « Cette bonne Allemagne, où repose ma mère, et qui est comme ma seconde patrie. »

rêves » a quelque chose de maternel, qu'elle est Isis, et la Vierge Marie, dont le culte, d'ailleurs, fleurit en Pologne ²⁷.

Mais il faut remarquer que cette divinité parle de « la Vierge sainte ²⁸ » comme d'une personne distincte, avec laquelle elle ne se confond nullement. La distance peut être comparée à celle qui sépare les deux personnages nommés dans une même phrase, quelques pages plus haut : « Je m'agenouillai pieusement à l'autel de la Vierge en pensant à ma mère ²⁹. » La voix divine ajoute : « Il fallait que ton vœu lui fût porté par une âme simple et dégagée des liens de la terre. Celle-là s'est rencontrée près de toi ³⁰. » Le texte dit très clairement que cette « âme simple » n'est autre que Saturnin. Évoqué au féminin, par le caprice d'une métonymie, Saturnin est celui qui, dans la dernière page du livre, apporte une révélation : « C'est que je suis mort, dit-il ; j'ai été enterré dans tel cimetière, à telle place ³¹... » Rien ne dit, il est vrai, que ce cimetière se trouve dans le Nord.

« Les variations se succédaient à l'infini ³². » Le texte ne se fixe pas sur une révélation dernière qui en fige à jamais le sens ; sa musique tient au jeu des constantes métamorphoses, des échos déformés qui le parcourent.

Il est une variation parmi d'autres qui semble pouvoir s'esquisser. Autour de Pierre le Grand, parmi les « figures radieuses et divines », on distingue « les deux Catherine et l'impératrice sainte Hélène ³³ ». Nul n'en doute : ces deux Catherine ont régné sur la Russie, après Pierre le Grand. Pourquoi semblent-elles confondues ? Pourquoi n'est-il rien dit d'Élisabeth, dont le règne n'a pas été moins glorieux ? Sainte Hélène a été la mère d'un empereur illustre, mais on ne saurait soutenir qu'il a régné en Russie, même si on rappelle que Moscou est une troisième Rome, donc une seconde Constantinople. Le nom d'Hélène, très répandu dans l'Empire russe, au moins autant que celui de Constantin, n'est celui d'aucune souveraine marquante.

On dirait que déjà le texte divague. On songe aux *Chimères*. On imagine que c'est à sainte Hélène qu'est posée la question : « As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux ? »

27. *Isis*. Pléiade, t. III, p. 621.

28. *Aurélia*. Pléiade, t. III, p. 745.

29. Pléiade, t. III, p. 736.

30. Pléiade, t. III, p. 745.

31. Pléiade, t. III, p. 750.

32. Pléiade, t. III, p. 712.

33. Pléiade, t. III, p. 749.

On rêve qu'à cette Hélène, qui a trouvé à Jérusalem la vraie Croix, non sans torturer quelques juifs, s'oppose l'Hélène de *Faust*, que la légende veut un peu démoniaque ; c'est pourquoi, suggère-t-on : « La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux. »

On peut aussi se souvenir qu'il existe une association entre Napoléon et sainte Hélène.

Dans ce tourbillon d'interprétations, le monde slave semble disparaître.

Il revient peut-être, à la faveur d'un lapsus, dans une lettre privée...

« Si vous m'avez vu pleurer hier, ne croyez pas que ce fût par faiblesse. Seulement je pensais que nous ne nous comprenions plus. Or c'est assez faire le fou quand on est raisonnable, et ce n'est pas le jour anniversaire de la mort de ma mère que j'en aurai le courage ³⁴. »

La lettre, adressée au docteur Émile Blanche, est datée du 25 novembre 1853. Les éditeurs de la Pléiade notent : « Selon ce que nous savons, la mère de Gérard est morte le 29 novembre 1810 ³⁵. » Par quelle raison Nerval a-t-il cru que sa mère était morte le jour de la sainte Catherine ? Mais peut-être a-t-il pensé davantage à Catherine de Médicis ³⁶ qu'à l'une ou l'autre des Catherine de Russie.

Dans ces labyrinthes, il ne semble pas impossible de suivre quelque temps une lueur presque persistante. La vieille expression figée, qui fait de Catherine II la Sémiramis du Nord, Nerval semble être tenté de la reprendre en référence à l'image d'une froide tombe, qui se trouve aux confins du monde slave. Aller vers le Nord est aussi aller vers la mère.

« Main dans la main », comme le dit Mickiewicz de Pouchkine et de lui-même, la Pologne et la Russie, par-delà l'horreur des haines, indiquent la voie d'une grande paix. Elles sont devenues terres de mythe.

*Université de Paris IV,
Département de littérature comparée*

34. Pléiade, t. III, p. 826.

35. Pléiade, t. III, p. 1430.

36. Qui apparaît en particulier dans le sonnet dédié à Hélène de Mecklembourg.